

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rome

Louise Pouliot

Volume 2, numéro 6 (12), novembre-décembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59795ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pouliot, L. (1960). Rome. *Liberté*, 2(6), 374–375.

Rome

LOUISE POULIOT

Il faisait très chaud. C'était le début de l'automne. Deux heures? trois heures? Que lui importait! Il déambulait lentement le long du jour paisible qu'étoffait le pas des passants, les bruits rieurs ou impatients sur le visage à la fois chaud et absent de la ville.

Rome! C'était hier ou demain, à une époque sans âge, à quelque moment d'homme où les yeux cherchent la saveur des teintes et des nuances échafaudées pour le spectacle. Teintes qui tentent l'homme comme un fruit mûr, nuances qui le tourmentent comme l'indistincte obsession de l'attente.

Il secoua la tête ainsi que le climat insinueux qui l'attaquait. La ville reprit un autre visage également familier, mais différent. Un instant il s'appuya à la balustrade et descendit des yeux les gradins blancs où de ci, de là, s'assoyaient des passants avec leurs petits ou grands bonheurs.

En bas, un gamin buvait à pleine main à la fontaine: Piazza di Spagna. Une jeune fille traversa la place et il la remarqua. Elle était blonde et semblait bien moulée. Il la dessina du regard et s'amusa à lui imaginer des yeux verts, puis bruns, puis bleus. . . , mais son dessin fugitif lui échappa bientôt. Il alluma une cigarette.

Depuis combien de temps était-il là, somnolent devant les mêmes choses, le même paysage ? Six mois, un an peut-être?

Il regarda à nouveau autour de lui et pensa: ce qui transforme le visage des choses, des êtres, c'est leur langage. Comme la courbe linéaire et mouvante d'un rayon le long du jour.

Quand donc toutes ces choses environnantes étaient-elles entrées chez-lui? A quelle heure avait-il été apprivoisé?

Il voyait derrière lui comme un songe, des mois de tâtonnement, de révolte, de recherche tourmentée. Puis une grande lassitude. Et aujourd'hui, il se retrouvait là, au même endroit, devant le même visage de Rome, souriant, insouciant et sage, comme à la première rencontre. Qu'y avait-il donc de plus, ou de moins? Mais il savait aujourd'hui répondre à cette question: Il avait appris un langage.

En bas, près de la fontaine passait un orgue de barbarie, et les échos gais d'un air napolitain montèrent jusqu'à lui. Une jeune fille achetait des fleurs et tentait de se libérer gentiment de quelque flirt indiscret.

Il songeait: Coller à la vie comme l'eau au lit de la rivière! et voir. Voir avec des yeux neufs, pour un regard continuellement renouvelé. Et vivre surtout, car la logique de l'intelligence est en retard sur celle de la vie.

Un relent de problèmes plus ou moins récents l'assaillit. Il sourit.

Prendre le parti des hommes ou de cette fontaine qui m'est éclat de rire et chaleur? ou de ce paysage, ou de cette heure? A moi comme à tous ceux qui se laissent apprivoiser par un langage.

Six mois... , un an... , Rome avait raison: ce qui vit davantage et dure le plus, c'est encore le provisoire pris tel quel, sans heurt, sans regret, sans tourment malsain, et dans toute sa gratuité. Tout ça, c'est une question d'amour. D'amour véritable. La main avare à l'avance du gain, ne sait être féconde.

Rome lui enseignait un langage ouvert et disponible, un regard simple et franc, un geste gratuit! C'était philosophie et Art de vivre.

La place devenait mouvante et affairée. Les teintes de fin d'après-midi jouant sur les toits fauves ou parmi les petites terrasses toutes gonflées de verdure, abordaient son regard comme un lent privilège. Il se surprit à murmurer: tout ça, c'est aussi le visage de l'amour.

Louise POULIOT